

Moi, au lieu d'obéir, je luttais... et je me plaignis à Pierre, qui me donna raison. Il y eut une scène entre sa femme et lui, et j'entendis cette phrase prononcée :

— Si votre bonne joue le rôle de belle-mère...

Alors je compris que j'étais de trop. Je partis et m'installai ici.

J'allais voir Pierre tous les huit jours. Mais je sentais qu'il était gêné en me recevant, et j'espaçai mes visites. Je n'y allai plus du tout. Pierre, lui, montait chez moi de temps en temps, quand il passait dans le quartier. Mais ses visites étaient devenues de plus en plus rares, et voilà deux mois que je ne l'ai plus revu.

Ce n'est pas de sa faute... Que voulez-vous ? La vie est si absorbante à Paris ! Il mène une existence nouvelle... Et puis, il a sa femme qui remplit maintenant tout son cœur !

Moi... je n'ai que lui... Ah ! messieurs... je vais mourir... Appelez mon fils... que je l'embrasse une dernière fois !...

La pauvre créature haletait.

Au coup d'œil que me lança Jacques, je compris qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre.

— Où demeure-t-il ?

— 12, rue Rembrandt, M. le marquis de Bellemont.

Je descendis quatre à quatre... Je sautai dans un fiacre et j'arrivai à l'adresse indiquée...

— M. le marquis de Bellemont ?

Un domestique en livrée m'introduisit dans le salon.

J'entendais, dans la pièce voisine, des rires et des éclats de voix, des bruits de vaisselle heurtée... Un grand dîner, sans doute.

Au bout de cinq minutes, une femme très jeune, élégante et fort jolie, entra.

— A qui ai-je l'honneur... ?

— Madame, j'ai pour voisine une personne qui a été la femme de chambre de feu Mme la marquise de Bellemont.

— Oui... Annette...

— Elle est au plus mal, madame, et... avant de mourir, elle a manifesté le désir suprême d'embrasser son... le fils de son ancienne maîtresse.

Elle fronça le sourcil, et, avec embarras :

— C'est que nous avons du monde justement... mon mari ira demain.

— Demain ?

— Il ne peut quitter ses invités. C'est impossible.

Il était difficile d'insister. Cependant, en prenant congé, je hasardai une dernière tentative :

— Permettez-moi, madame, de réclamer votre pardon pour l'heure insolite de ma démarche, et veuillez dire à M. de Bellemont que je ne me serais certes pas présenté chez lui à une heure aussi tardive si l'état désespéré de la malade ne m'avait fait un devoir de me hâter d'accomplir cette triste mission.

Le lendemain, de grand matin, le marquis arriva. Sa femme venait seulement de le prévenir. Il était trop tard : sa mère était morte.

J. BERR DE TURIQUE.

LE CHIEN ET LE LOUP.

(Un heureux hasard nous a permis de retrouver ce charmant article. Il fut écrit par Alphonse Daudet à l'âge de vingt ans. Il a paru en 1860, dans un journal littéraire, et n'a été reproduit dans aucun volume. Il a donc toute la saveur de l'inédit, et nous sommes ravis de pouvoir l'offrir à nos abonnés).

DANS UN RESTAURANT.

LE JOURNALISTE, à une table. — Garçon, des huîtres d'Ostende, un filet saignant et du chablis.

LE POÈTE, à la table à côté. — Voilà un homme qui se traite bien. (*Haut.*) Monsieur le garçon, veuillez me faire servir, je vous prie, deux œufs sur le plat avec un doigt de vinaigre.

LE JOURNALISTE, à sa table. — Le piteux déjeuner ! Quelque agioteur en déveine !

LE POÈTE, à la sienne. — C'est, sans doute, un bourgeois à la hausse.

LE JOURNALISTE. — La vue de ce pauvre diable et le côte-à-côte de sa misère vont me gêner beaucoup : les bons estomacs ne sont pas égoïstes.

LE POÈTE. — Cet homme se dispose à manger énormément : cela pourra m'incommoder.

LE JOURNALISTE. — Pour un rien, je lui offrirais la moitié de ma pitance.

LE POÈTE. — Encore un peu, je lui emprunterais un quart de filet.

LE JOURNALISTE. — Essayons de lui adresser la parole.

LE POÈTE. — Tâchons de l'aborder.

LE JOURNALISTE. — Oui, mais le moyen ?

LE POÈTE. — Ce qui manque, c'est un prétexte.

LE JOURNALISTE. — Il faudrait me dépêcher, pourtant ; il a déjà dévoré la moitié d'un œuf.

LE POÈTE. — Déjà six huîtres d'englouties ; vous vous verrez qu'il n'en restera pas une.

LE JOURNALISTE. — Une idée, parbleu ! Je ne vois pas de moutardier près de lui.

LE POÈTE. — Il n'a pas de moutarde sur sa table ; c'est un moyen.

Tous les deux, à la fois et s'offrant chacun de la moutarde. — En usez-vous ? — Vous en offrirai-je ?

LE JOURNALISTE, riant. — Deux hommes à qui la langue démangeait, à ce que je vois.

LE POÈTE. — C'est voir par les yeux d'un homme d'esprit.

LE JOURNALISTE. — C'est parler par sa bouche.

LE POÈTE. — Vous êtes bien bon, monsieur. (*Bas.*) Comme il mange vite !... Encore une !

LE JOURNALISTE. — Eh bien ! monsieur, en homme d'esprit que vous êtes, vous ne trouverez pas étonnant que j'éprouve le besoin d'avoir un convive et que je vous invite à partager mon repas.

LE POÈTE. — A ce même titre d'homme d'esprit, ne soyez pas étonné que j'accepte.

LE JOURNALISTE, bas. — C'est égal, ce n'est pas sans peine.

LE POÈTE. — Ouf ! je l'ai bien gagné ! (*Ils se mettent à la même table et se gorgent aux mêmes plats.*)

QUITTEZ LES BOIS, VOUS FEREZ BIEN !

LE JOURNALISTE. — Vous disiez donc que vous vous occupiez de poésie ?

LE POÈTE. — Mon Dieu ! oui, monsieur ; et vous, de journalisme ?

LE JOURNALISTE. — Comme vous dites ; je suis attaché à la feuille du petit père D..., où je rédige des entre-filets quelquefois, des chroniques de temps à autre, et des faits divers régulièrement ; j'ose avouer que je suis un des piliers du journal.

LE POÈTE. — Moi, je vous présente l'auteur d'un volume de vers qui ont eu quelque succès, je m'en flatte, sous ce titre : *Guerrières et sentimentales*. La *Revue des Deux Mondes* me guigne de l'œil...